



La constellation Biennale vue par son créateur

Thierry Raspail multiplie les manifestations

La Biennale a 20 ans, comment s'est-elle développée ?

La première biennale, en 1991, était intitulée « L'Amour de l'art ». Je la pensais comme une extension du musée, et comme un bilan. La première regardait donc la situation de l'art en France, la deuxième les enjeux politiques de l'art, en nous appuyant sur le dadaïsme, et la troisième étudiait le lien entre l'image fixe et l'image mobile. Ensuite, j'ai fait appel à Harald Szeemann pour la Biennale de 1997, et c'est sa présence qui a inscrit définitivement Lyon dans le parcours des grandes biennales internationales. Deux ans après, il était le commissaire de la Biennale de Venise.

Quel est aujourd'hui votre budget ?

Le budget global est de l'ordre de 7 millions d'euros, calculé sur deux ans. Les fonds publics interviennent pour 60 %, dont 20 % pour l'Etat, autant pour la Région et pour l'agglomération. Les 40 % restants proviennent du mécénat et des recettes de billetterie. Nous recevons entre 160 000 et 180 000 visiteurs à chaque édition.

Pourquoi avoir suscité tant de manifestations collatérales ?

La Biennale est conçue comme un événement de portée internationale avec un commissaire invité, etc., mais il y a deux plates-formes autour : « Véduta », qui est une convention avec des villes de l'agglomération en phase de restructuration urbaine, et « Résonance », qui couvre toute la région Rhône-Alpes. C'est une forme de fédération des structures en place pour essayer d'avoir un effet masse. Et des petits centres d'art, qui ont parfois des relations difficiles avec la réalité politique locale, bénéficient de ce label, ce qui peut les aider.

Vous avez également organisé

une exposition de jeunes artistes avec l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne ?

« Rendez-vous » est un projet très simple, né il y a à peu près huit ans, quand je me suis rendu compte qu'on avait perdu le lien avec les très jeunes artistes de la région. Je suis allé voir le directeur de l'Ecole des beaux-arts et nous avons décidé d'organiser quelque chose au moment de la Biennale. C'est destiné aux postdiplômés, c'est-à-dire aux gens sortis de l'école mais pas encore insérés professionnellement. Il y a donc dix artistes de la région, mais aussi dix étrangers.

Comment sont-ils sélectionnés ?

J'ai demandé à mes homologues, les directeurs des dix grandes biennales mondiales (celles d'Istanbul, São Paulo, Dakar, La Nouvelle-Orléans, Sydney, etc.) de me proposer chacun trois dossiers de jeunes émergents dans leur zone.

Le couvent de la Tourette participe également à vos manifestations ?

Il y a là un prieur passionné d'art contemporain qui a convaincu la communauté des moines dominicains que, tous les deux ans, leur couvent pouvait accueillir une exposition. Cette année, ils ont choisi de montrer Alan Charlton.

Et le fort du Bruissin, à Francheville ?

C'est un lieu qui, pour des raisons complexes, ne parvient pas à garder ses directeurs. Je me suis donc associé avec Yves Aupetitlot, qui dirige l'école du Magasin de Grenoble, et ce sont ses jeunes étudiants qui montent l'exposition, onze artistes sud-américains qui travaillent sur des questions politiques. ■

Propos recueillis
par Harry Bellet

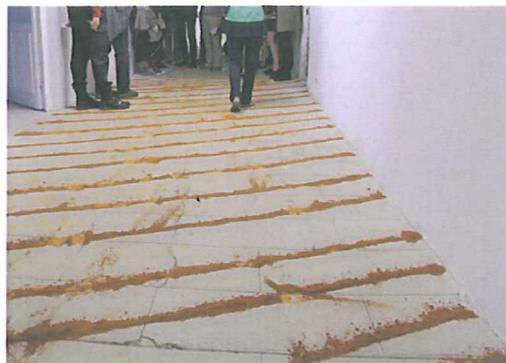
AMATEUR D'ART "PAR LUNETTES ROUGES"

Portant lunettes rouges et aimant visiter des expositions, découvrir des artistes et échanger à leur sujet.



10 octobre 2011

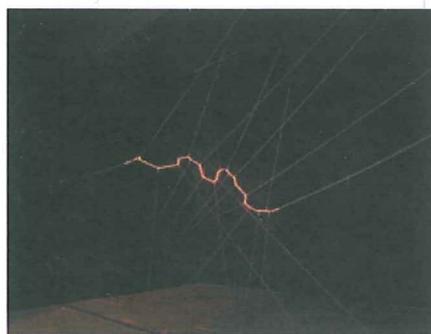
Dans un fort désaffecté



Parmi les autres expositions lyonnaises autour de la Biennale, il faut aller un peu au Nord de la ville dans un vieux fort militaire désaffecté et y voir l'exposition d'artistes

sud-américains concoctée par trois jeunes diplômés du Magasin inspirés par l'enfermement réalisé par Graciela Carnevale en 1968 à Rosario (et alors rompu par un 'Coup d'éclat'). Dans les couloirs souterrains du fort, on ne peut pas éviter les trainées de poudre de brique au sol, dont on dérange le bel ordonnancement à son corps défendant et qu'on répand en traces colorées, contaminant tout l'espace : la brique, de matériau, devient poussière, marqueur, la ligne devient désordre, passoire, le spectateur devient dérangeur, pollueur (*Como polvo de ladrillo*, de Juliana Iriart, 2011).

Le corps du spectateur, après avoir détruit ce bel arrangement, se retrouve, dans une casemate voisine, bloqué, empêché de s'approcher par une barrière de bois : au-delà, dans le noir, un câble de cuivre incandescent brille,



traversé par un fort courant électrique qui l'irradie. Son tracé reprend celui d'une frontière, d'un mur électrifié qui sépare deux communautés, deux peuples, deux pays. L'œuvre se nomme résistance, terme tant électrique que politique, bien sûr (*Resistencia*, 2009). Nul ne peut s'en approcher, ni eux, ni nous.

L'énergie nécessaire pour séparer, pour diviser, pour opposer est énorme. L'artiste est Mexicaine (Marcela Armas) et fait référence à la frontière entre Mexique et Etats-Unis ; comme chacun sait, il est quelques autres murs de ce type.



Ensuite, trois belles vidéos : de Sebastian Diaz Morales, une vidéo fantomatique sur des manifestations en Argentine, présentée au fond d'un long boyau obscur, dans les entrailles

du fort ; de Judi Werthein, un documentaire inquiétant sur la Colonia Dignidad, repaire allemand au Chili ; et surtout de Lorena Zilleruelo, un film de tango à Valparaiso, sur la danse et la maladie, sur la passion et l'abandon, sur l'archétype et la séduction, un film tout en glissements oniriques (*Pasos*, 2011).



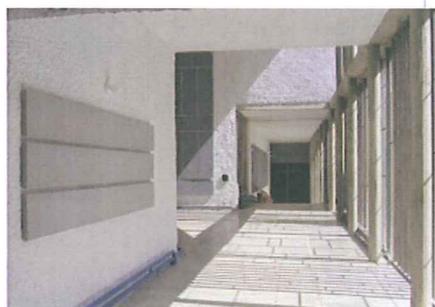
Et, dans une autre salle obscure, huit bijoux d'argent étincellent, chacun sur son socle, protégés comme des



objets précieux sous les spots : ce sont de toutes petites maquettes d'édifices officiels, et il faut les scruter de près, lire leur nom pour comprendre. Avec ces *Joyaux de la Couronne* (2009), Carlos Garaicoa a représenté les hauts lieux de torture des Amériques (plus le KGB et la Stasi) : le Pentagone, Guantanamo, deux lieux cubains, et, ci-dessus, le Stade de Santiago du Chili et l'Ecole supérieure de Mécanique de la Marine argentine. Dans cette grande salle sombre, ces minuscules joyaux écrivent une histoire qu'il faut se réapproprier.

Isolement, retranchement, frontière dérisoire, vérité et réconciliation : ces artistes sud-américains entrent en résonance avec ce fort désaffecté, et c'est une belle réussite.

Ensuite, plus au Nord, on peut aller voir les monochromes gris de Alan Charlton au couvent de la Tourette (dû à Le Corbusier) : dépouillés, ascétiques, ils ne





HORIZONS

BIENNALE D'ART CONTEMPORAIN DE LYON

78 artistes, 25 pays, plus de 200 œuvres sur 13 000 m² dans 4 lieux, sans compter les plateformes en Rhône-Alpes... La Biennale de Lyon, incontournable rendez-vous de l'art contemporain en France, se visite jusqu'au 31 décembre...

L'heure est grave

Commissaire invitée de la 11^e Biennale **Une terrible beauté est née**, l'Argentine **Victoria Noorthoorn** cite Oscar Wilde pour motiver ses choix : «la fonction de l'artiste est d'inventer et non d'enregistrer», «je plaide pour le mensonge de l'art». Déclarations qui nourrissent ses questionnements : Comment l'art parle-t-il de la condition humaine et de celle de l'artiste ? Quel pouvoir de transformation a-t-il ? L'utopie y est-elle encore possible ?... Les productions hétérogènes sont ainsi parcourues de réflexions communes, à la gravité assumée. Le ton est rarement ludique, quelquefois distancié. Confrontés à la complexité du réel et à l'état d'urgence du monde, les artistes - en majorité des révélations - font face aux plus sombres alternatives. La 11^e Biennale en est le miroir kaléidoscopique et grossissant.

Avant-scène et court-circuit

On entre à La Sucrière comme à l'opéra, à travers le rideau de toiles colorées de **Ulla Von Brandeburg** (noir, bleu ardoise, vieux rose et beurre frais), sauf que le visiteur devient acteur et monte sur scène... pour tomber nez à nez sur le monument funeste de **Robert Kusmirowski**, harité par le poids de la mémoire : une œuvre au noir dont on entraperçoit l'ancre mystérieuse par l'interstice de vitraux percés haut, et dont on découvrira la mise en scène intime depuis le deuxième étage. Autre démesure et autre vision de l'apocalypse avec **Le Silence des sirènes** de **Eduardo Basualdo** qui, sous les voûtes froides de l'ancienne usine, répand au sol une mare sanglante ; installation lunaire, désertique : seuls le jaillissement et le reflux de l'eau noirâtre, puis rouge sang, viennent interrompre un silence effroyable. L'éclat de l'eau irise les parois, les piliers, laissant le visiteur hagard et frémillant. Puis la circulation se fait plus confuse, les frontières entre les œuvres deviennent indistinctes : au spectateur de se frayer un chemin entre l'autel en cer-

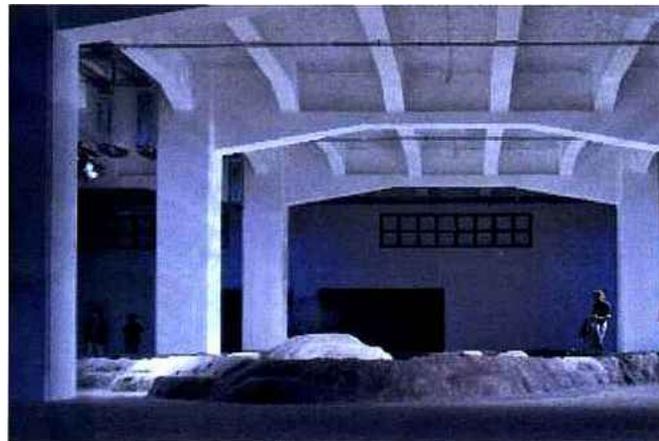
cueils de bois dressé par l'iconoclaste **Barthélémy Toguo** (55 au total comme le nombre de pays d'Afrique), les vidéos déjantées de **Tracey Rose**, le film d'animation à l'oppression grandissante de **Gabriel Acevedo Velarde**. À lui d'enjamber les alvéoles béantes des parois de **Pierre Bismuth** qui percent l'espace d'une longue diagonale afin d'atteindre les maquettes de **Benjamin Seror** conques comme un

te en marche. Impression d'ébullition dès **La Machine de Rééducation** d'**Eva Kotatkova**, cabinet de curiosités contemporain qui tient de la chambre d'enfant, du laboratoire et de la mécanique, et qui atteint son paroxysme dans l'ancre de **Diego Bianchi** où tout n'est que chaos, désordre, corps démembrés, cloisons fracassées... La noirceur, la peur, l'emprisonnement traversent les œuvres sur papier de

10 directeurs de biennale/triennale et 20 artistes de 5 continents ! Un arrêt sur les inédits d'une génération d'artistes qui débute ou se construit. **La Forêt de Juma** de **Julia Cottin** frappe les esprits par l'agencement solennel de colonnes en bois, et la tension provoquée par leur robustesse et leur équilibre précaire ; **Viriya Chotpanyavisut** sculpte l'espace par l'acte photographique jusqu'à créer l'illusion, magicien de l'invisible et de l'éphémère ; **Mohamed Konaté** allume autant de bougies qu'il y a de nations africaines pour mieux revendiquer son unité et poser la question, brûlante, de la frontière ; **Sandra Lorenzi**¹ interpelle Narcisse dans son dispositif **Antichambre**, quitte à nous jeter à terre...

Le commissariat du second Focus au **Fort du Bruissin à Francheville, Coup d'éclat**, a été confié trois élèves issus de l'École du Magasin de Grenoble. Dans le dédale du fort, de la lumière à l'ombre souterraine, surgissent **Les Joyaux de la couronne** de **Carlos Garaicoa** qui transforme les lieux de pouvoir et de contrôle en bijoux, les vidéo-animations de **Monica Heller** à l'esthétique kitsch et au discours corrosif, l'installation incandescente de **Marcela Amas** qui appelle à notre résistance... Coup d'éclat, coup d'état ? c'est en tout cas un coup de maître car la sélection d'artistes de la scène sud-américaine (encore une révélation), le choix des pièces et la scénographie sont d'égale qualité. Artistes et commissaires, la relève semble assurée !

MARIE GODFRIN-GUIDICELLI



e Silence des sirènes, Eduardo Basualdo, Creation Biennale d'art contemporain Lyon 2011

roman à partir de **La Recherche sur l'origine** de Robert Filliou. À lui encore de patienter 20 mn avant de découvrir le spectacle-performance de **Daniela Thomas** qui a choisi de suivre à la lettre les instructions de Beckett pour mettre en scène **Breath**, pièce éphémère d'à peine quelques secondes... Dans ce labyrinthe physique et mental où tout se court-circuite, sa vigilance est en alerte, sa réactivité et sa mobilité aussi. D'un étage à l'autre, comme un leitmotiv, un repère dans l'espace, les poèmes visuels d'**Augusto de Campos** et les sculptures fantasmagiques d'**Erika Verzutti** ponctuent son cheminement.

La narration se poursuit au **Musée d'art contemporain** dans un ordonnancement plus aéré, avec la sensation de saisir la pensée de l'artis-

Kemang Wa Lehelere tout autant que les poupées de **Virginia Chihota** incapables de parler et de réagir ; quand ce n'est pas l'intégrité du spectateur qui est mise à mal : **La bruja 1 (La Sorcière)** de **Cildo Meireles** déploie 3000 km de fil noir au dernier étage, entravant sa marche jusqu'à la sortie...

Focus sur l'émergence

Conçue comme l'addition de satellites aux quatre lieux du In, la plateforme **Résonance** regroupe sur 100 lieux des projets validés par **Thierry Raspail**, directeur artistique de la Biennale. Plus de 180 événements se télescopent parmi lesquels deux Focus de premier plan. Le premier à l'**Institut d'art contemporain de Villeurbanne, Rendez-vous**, associe 3 structures, 4 commissaires,

¹ Sandra Lorenzi vit à Nice, elle participe à la Biennale des jeunes créateurs d'Europe et de la Méditerranée à Thessalonique suite au Show-Room à Art-O-Rama

Biennale de Lyon

jusqu'au 31 déc

www.biennaledelyon.com